Marges

Revue d'art contemporain

24 | 2017

L'expérience dans l'art

« Kollektisia ! »

Paris, Musée national d'art moderne, Centre Pompidou – 14 septembre
2016 – 27 mars 2017

Sasha Alexandre Pevak

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/marges/1298>

DOI : 10.4000/marges.1298

ISSN : 2416-8742

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 20 avril 2017

Pagination : 162-163

ISBN : 978-2-84292-574-1

ISSN : 1767-7114

Référence électronique

Sasha Alexandre Pevak, « « Kollektisia ! » », *Marges* [En ligne], 24 | 2017, mis en ligne le 20 avril 2017, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/marges/1298> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/marges.1298>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

© Presses universitaires de Vincennes

« Kolleksia ! »

Paris, Musée national d'art moderne, Centre Pompidou – 14 septembre
2016 – 27 mars 2017

Sasha Alexandre Pevak

RÉFÉRENCE

« Kolleksia ! » – Paris, Musée national d'art moderne, Centre Pompidou – 14 septembre
2016 – 27 mars 2017

- 1 Les imposantes boiseries de Leonid Sokov nous marquent d'emblée, lorsque nous entrons dans l'exposition « Kolleksia ! ». Chargées de symboles de l'idéologie soviétique – l'étoile rouge, la faucille et le marteau –, qui se mêlent aux images folkloriques de la Russie – comme celle d'un ours –, elles prédominent dans l'espace et plongent le spectateur dans une ambiance « soviétisante ». En guise d'introduction – plutôt immédiate –, elles invitent à découvrir la plus grande exposition d'art contemporain soviétique et russe en France.
- 2 À travers « Kolleksia ! », fruit d'un don majeur au MNAM, les commissaires Olga Sviblova et Nicolas Liucci-Goutnikov ont essayé de retracer les destins de l'art russe de 1950 à 2000. Ainsi, l'exposition, par son ampleur, est comparable à l'emblématique « Paris – Moscou » de 1979. Pourtant, « Kolleksia ! » semble manquer d'approches adéquates et contextualisées vis-à-vis d'une histoire qui s'est écrite d'une manière singulière, par des individus, réunis dans des cercles par des liens amicaux ou familiaux et par leur choix de vie, plutôt que sur la base d'une esthétique commune.
- 3 Comme l'indique à juste titre le dépliant de l'exposition, l'arrivée de Nikita Khrouchtchev au pouvoir a provoqué le « dégel » dans la vie sociale et culturelle en URSS. Ainsi, la fin des années 1950 était marquée par deux grandes manifestations internationales à Moscou : le VI^e Festival de la jeunesse et des étudiants (1957) et l'« American National Exhibition » (1959), avec une large section dédiée à l'art contemporain américain. Cette libéralisation n'a été qu'épisodique, car après la visite du Premier secrétaire de l'exposition au Manège en 1962 et son indignation devant les

tableaux « formalistes », la doctrine du réalisme socialiste a réaffirmé sa place dominante. Mais la boîte de Pandore était ouverte : la vie culturelle s'est divisée en mondes dits « officiel » et « non officiel ». Les deux systèmes ont fonctionné en parallèle, avec de rares rencontres, jusqu'à la fin de l'URSS. C'est justement cette deuxième histoire qui est au cœur de « Kollektisia ! ».

- 4 Lors du déplacement dans l'exposition, les personnalités et les décennies défilent rapidement sous nos yeux, le récit étant construit sur le principe de courants artistiques. Les œuvres sont rythmées par les fragments du film documentaire *le Carré noir* (1988) d'Iossif Pasternak et par de rares documents historiques. Comme en écho au titre du film, les premières salles sont consacrées à l'« abstraction géométrique ». On y retrouve, entre autres, les travaux d'Édouard Steinberg ou de Francisco Infante, dont les pratiques ancrées profondément dans la tradition de l'avant-garde, soutiennent l'idée d'une continuité dans l'art russe au 20^e siècle. Dans les salles adjacentes, se placent les travaux d'Ilya Kabakov et Victor Pivovarov, Vladimir Yankilevsky et Erik Boulatov, formant avec Édouard Steinberg, à la fin des années 1960 et au début des années 1970, le groupement du Boulevard Sretensky. Du conceptualisme moscovite nous passons au *Sots Art*, pour ensuite retrouver la nouvelle vague de l'art conceptuel chez Youri Albert, le groupe Mukhomory, Pavel Pepperstein, les Actions collectives et autres. Vers sa fin, l'exposition fait un détour par la scène léningradoise, où dans les années 1980 fleurissent des groupes initiés par Timour Novikov, pour après débarquer dans la Perestroïka et la Russie de Boris Eltsine.
- 5 Malgré certaines lacunes (l'absence des œuvres d'Oleg Tselkov, de Mikhaïl Chemiakine ou d'Anatoly Osmolovski, par exemple), « Kollektisia ! » donne à voir une collection assez représentative de l'art non officiel russe. La disposition des œuvres dans l'espace respecte généralement les liens qu'il y avait entre les groupes d'artistes. Pourtant, ces liens complexes semblent être insuffisamment reflétés dans les documents de médiation, où les commissaires privilégient le principe de courants artistiques préfabriqués ; ils ne sont pas traduits par la scénographie, ni contextualisés par les documents historiques. Puisque le monde non officiel composait tout un tissu où s'entrelaçaient les activités d'artistes et de leurs proches, souvent à la fois créateurs, critiques, éditeurs, collectionneurs ou galeristes, le schéma standard d'une exposition chronologique de « Kollektisia ! » semble réducteur. Ses contours temporels, de 1950 à 2000, sont également sujets à polémique.
- 6 Des ouvrages exposés, tels que le catalogue *Paris-Moscou* (1979), la revue *A-Ya* (1979-1986) et les catalogues monographiques, suggèrent une image des longues relations culturelles franco-russes. On y retrouve également le catalogue de l'exposition « La peinture russe et soviétique » (MNAM, 1960), dont l'un des objectifs était de témoigner de diverses pratiques des peintres du réalisme socialiste. Cette apparition, qui semble hasardeuse, pousse à questionner l'ambition de l'exposition à représenter intégralement « l'art contemporain en URSS et en Russie ». En effet, « Kollektisia ! » n'en montre qu'une partie : l'art institutionnel soviétique y est totalement absent.
- 7 Ne tomberions-nous pas de nouveau dans un piège idéologique en reléguant l'art officiel soviétique aux marges de l'histoire ? Sa présence n'aurait-elle pas permis de reconstruire plus explicitement le processus historique et de mieux dessiner les contours de l'art qui en formait l'opposition ? La séparation entre les deux mondes n'était-elle pas plus poreuse que nous ne l'imaginons aujourd'hui ? Ce sont les

questions qu'on pourrait se poser après avoir vu « Kolleksia ! », et qu'on devrait adresser à l'historiographie de l'art contemporain russe, pour laquelle le retour de l'art officiel soviétique dans le récit historique pourrait constituer une prochaine étape majeure.